

Petite revue de philosophie

L'arévolution immobile

Roger Savoie

Volume 3, numéro 2, printemps 1982

COLLOQUE : comment être révolutionnaire, aujourd'hui ? Sélections de communications

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1105608ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1105608ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

0709-4469 (imprimé)

2817-3295 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Savoie, R. (1982). L'arévolution immobile. *Petite revue de philosophie*, 3(2), 103–118. <https://doi.org/10.7202/1105608ar>

L'arévolution immobile

Roger Savoie

*Professeur au département de philosophie
du Collège Saint-Laurent*

Le destin du mot révolution est bien mérité. Depuis que la publicité s'en est emparé, on a su qu'il avait toujours servi à alimenter des délires de consommation, consommation de liberté, d'aliénation, de bonheur, de pizzas, de jupes mini, de chansons. C'est la révolution partout, c'est le progrès, la manie de l'action, la supercherie — le supermarché des améliorations. On dirait que l'humanité s'aperçoit pour la première fois que tout change. Le destin du mot révolution est donc celui de la poubelle avec tout le reste. C'est comme le mot religion il est fatigué

1. Dépasser la révolution?

Faut-il donc dépasser la révolution? Mais qui dépasse quoi? Dépasser la révolution est-ce encore passer ailleurs, est-ce encore se dépasser. s'améliorer

espérer un avenir meilleur, transformer le monde, sauver les hommes, s'efforcer de changer? Ce qu'il y a à dépasser, pour celui qui n'y croit plus à la révolution et qui pourtant a gardé intact son désir, son entrain, son incroyance, sa puissance vitale, ce qui est à dépasser c'est l'idée même de dépassement dont se nourrit toute révolution moderne, c'est la volonté d'améliorer. Ne plus vouloir se dépasser, ne plus avoir à dépasser quoi que ce soit, ne plus rien vouloir du tout, comment y arriver sans sombrer dans l'inertie du désœuvrement, l'hystérie de la satisfaction des besoins ou la paranoïa compétitive? Est-ce quelque chose auquel on peut arriver? Cesser de vouloir c'est à coup sûr renoncer à vouloir changer, renoncer à l'espoir d'un avenir meilleur, sans pour cela se laisser déchiqeter par les rats du pouvoir. C'est porter sa totale attention sur le présent, reconnaître que le pire n'est pas ici et le meilleur ailleurs. Le pire et le meilleur sont pour l'instant, l'équilibre entre le pire et le meilleur est égal à lui-même pour chaque individu, à chaque époque, dans chaque localité. Il n'y aurait donc pas à faire d'efforts pour s'améliorer, pour réaliser quelque chose de nouveau. La bonne volonté qui promet la paix aux hommes est d'abord une guerre. La bonne conscience agissante, la belle âme révolutionnaire, on le sait maintenant, est un appel à l'auto-torture et donc au meurtre. L'ange de la nativité travesti en diable de l'apocalypse, l'appel à l'amour camouflant l'appel à la haine.

Que toute volonté soit violence semble difficile à accepter pour la majorité d'entre nous qui avons été éduqués à nous dominer nous-mêmes, à poursuivre des valeurs humanitaires élevées, à réfléchir avant

d'agir, à viser des buts, à nous motiver, nous convertir sans cesse. Toujours vouloir. Nous aurions donc tous été éduqués dans la violence sous le couvert de la critique de soi et des autres, la mystique du bonheur à conquérir par l'effort volontaire prêchée à la fois par les tenants du capital et leurs opposants. Reagan ou Brejniev, quelle différence?

Cela ne suffit pas de constater que toute volonté est violence. Cesser de vouloir implique bien sûr commencer à *faire* mais avant tout cesser de penser et cesser d'agir pour des buts. Penser, vouloir, agir, tout cela se tient, séquence inévitable. Vouloir la révolution c'est d'abord la penser. Marx était philosophe, ce n'est pas un mince détail. Il faut beaucoup penser pour être révolutionnaire de notre temps, beaucoup prévoir, analyser, justifier notre action, se doter d'une vision de l'homme, d'une vision de la société présente et future, d'une vision du monde. Tout cela doit être scientifiquement fondé, très réfléchi. Il y faut une rhétorique serrée. Voilà pour le théâtre, le show biz de l'histoire. Derrière cette façade brillante de la rationalité discourante, il y a la colère, l'émotion, le sentiment, la passion, la peur, l'irrationalité. Mais l'Ego de l'homme moderne doit donner à son irrationalité une justification. Pour faire avaler la terreur, il nous faut la camoufler de beaux arguments, une forme théorique rigoureuse, une structure légale, une solide philosophie, tellement nous sommes des bouffeurs d'idées.

On dit: ce n'est pas la pensée discursive et raisonnante qu'il faut incriminer, c'est telle pensée, tel système idéologique. Nous dissociions encore cause et effet, les effets dévastateurs de la révolution sont

malheureux, la dictature du prolétariat est inévitable, ce n'est pas cela que nous voulions. Notre intention, notre pensée, elle, est pure, angélique. Nous n'arrêtons pas de dissocier. Par exemple rationalité et irrationalité. Nous sommes convaincus qu'elles ne s'abreuvent pas à la même source. Or cette façon d'opposer raison et déraison n'est-elle pas quelque peu myope? C'est comme si on disait que les nuages produisent la pluie et non l'orage, que le feu réchauffe mais ne calcine pas. La démence asilaire n'est-elle pas une logique impeccable? Bien plus on pourrait la voir comme l'aboutissement logique de la logique elle-même, le résultat inévitable de la pensée discursive. Étant de structure binaire et conflictuelle, elle est schizoïde, source de toute forme de conflit. Nous cesserions alors d'opposer imprudemment raison et déraison, le savant et le fou, comme si l'un était l'antidote contre l'autre. Dépasser la révolution c'est donc dépasser cette obsessive oscillation entre l'émotion et le concept qui est le propre de la pensée, les deux extrêmes du mental. Le concept tente de refouler l'émotion et l'inverse dans un dialogue de sourds, en même temps l'Ego penseur s'efforce d'utiliser l'un et l'autre à ses propres fins. C'est sans doute une vue abstraite de concevoir la pensée comme une machine à idées, un bloc solide et bien structuré, une suite linéaire de concepts. C'est avoir porté très peu attention à son propre espace mental que de le prétendre. Une courte observation du mouvement de «la» pensée nous révélerait bien vite une autre réalité. Ce qu'on appelle la pensée est un fouillis inextricable de faits psychiques en mouvement, une sorte de dépôt d'objets hétéroclites non identifiés où les trois supposés

étages du conscient, de l'inconscient et du préconscient sont plutôt une foire publique d'où surgissent de façon absolument incontrôlée sensations, impulsions, émotions, idées, souvenirs, craintes, espoirs, phantasmes, images, concepts, systèmes, monologue intérieur, jugements, blâmes, remords, retours du refoulé, tous les hoquets de l'inconscient. . . *And what not?* Ces ovnis du mental donnent à la pensée, en raison de leur vitesse, de leur densité, de leur nombre, un aspect solide. Tout semble être mis en scène pour fournir l'illusion de la stabilité et de la sécurité. En réalité tout cela se succède à une allure folle et un manque de contrôle incroyable. La panique, le stress, l'angoisse, la névrose seraient l'incapacité du sujet de voir clair dans ce nuage confus. Arrivés à ce point, on ne verrait pas comme une absurdité d'affirmer que la pensée est surtout un champ de bataille et possiblement, par voie de conséquence, le point de départ de toute violence. Si la révolution est définie comme étant pensée en action, imaginons ce qui est déclenché comme action. La boîte de Pandore débouchée! On soupçonnerait que la révolution est la soupape d'urgence d'un milieu culturel qui accorde tant d'importance à l'idée et à l'émotion, c'est-à-dire au mental. Dans ce dédale encombré, le mental se nourrit de polarités contradictoires et exacerbantes: beau-laid; Dieu-Homme; terre-ciel; malheur-bonheur; douleur-plaisir; patron-ouvrier; bourgeois-prolétaire; culture-nature; individu-société; etc. . . Tout ce qui se nourrit de dualités finit inévitablement dans le Duel.

On peut se demander ce qui fait que l'espace mental soit endémiquement un espace de violence

générateur de névrose. Pourquoi le néo-cortex ne peut-il empêcher à la longue de produire la schize? On sait que le néo-cortex est le foyer de la rationalité, de la mémoire. Ce n'est pas seulement un problème de vitesse et de densité des objets mentaux. C'est aussi un problème d'espace, de surchauffe des circuits intellectuels par accumulation de schèmes mentaux. Le psychisme devient claustrophobique. On dirait qu'il y manque des bouches d'aération et des systèmes de décongestionnement. Plus une civilisation additionne ses informations et multiplie ses savoirs, plus la volonté de contrôle devient exigeante. Mais cet effort de contrôle de soi et des autres arrive inévitablement à un point de saturation, le point de l'angoisse, la peur. Cela demande trop de choix, de volonté, de contrainte, de surveillance, de tensions. La multiplication des codes binaires finit par créer une sensation de fermeture. Tout devient extraordinairement paniqué. L'Ego-penseur ne peut plus lâcher prise à sa prétention d'organiser le monde. Le néo-cortex d'ailleurs n'est pas du tout programmé pour résoudre sa crise de logement, sa constipation et sa tendance à dualiser l'univers. Tout finit par exploser dans l'agression. Plus on porte attention au jeu de pouvoir de la pensée rationnelle, plus on se rend compte qu'elle exige sans fin trois éléments: la vitesse (ou activité fébrile), le discours intérieur approbateur et désapprobateur (le procès de l'être) et l'isolement individuel (*ego-trip*). Elle ne peut pas se donner à elle-même l'immobilité, le silence et la solitude qui la soulageraient de ses tensions. On pourrait s'amuser à faire une relecture de la doctrine marxiste (une relecture que Marx évidemment ne pouvait pas faire) comme étant une analyse inconsciente du processus mental

plutôt que de l'espace social. On y verrait les rapports de domination entre l'Ego-penseur (Capital) et le travail prolétarisé des instances non-intellectuelles. Et pourfendant les prétentions de l'Ego, on empêcherait le conflit intime de se régénérer. Le marxisme comme théorie camouflée du mental conflictuel et sa projection névrotique sur l'écran social!

L'attitude révolutionnaire pourrait donc être considérée comme l'effort volontaire de se dégager individuellement et collectivement de la claustrophobie mentale dans laquelle s'enferme tout homme de volonté, de pensée et d'action. Elle est l'obligation à la fois interminable et inefficace de renverser les murs de l'oppression politico-sociale. Inefficace parce que la source même de l'oppression n'est pas reconnue. La procession de la pensée judicative continue à opérer dans une spatialité interne de plus en plus étroite et étouffante. L'individu soi-disant libéré ne cesse pas de se cogner la tête contre ses propres murs phantasmés. La pensée ne renvoyant à rien qui soit unifié au départ, d'instinct elle pose dès l'origine, par auto-défense, ceci et cela, le pour ou le contre, le moi et le non-moi. La barrière qui sépare l'interne et l'externe est purement imaginative. Cette barrière idéale ainsi édifiée, l'Ego s'ingénie à la solidifier à s'en essouffler, le moi-penseur finit par prendre au sérieux la réalité des images qu'il se fait de lui-même et de l'autre. La guerre devient inévitable au fur et à mesure qu'il croit en la solidité de cette barrière. Un énorme débalancement s'actionne alors entre un intérieur phantasmé et un extérieur recherché par projection. Mais tout cela est vicié dans l'oeuf. Ce qui est détruit par l'espoir et la guerre révo-

lutionnaires ce n'est pas le conflit lui-même d'origine mentale, mais ses cibles de remplacement. Le mythe de la frontière et de la division reste obsessionnellement renforcé par la pensée discursive, l'idéologie de l'accélération du temps se maintient en se nourrissant de l'illusion de la servitude et du mirage de la liberté. Tout recommence après la décompression temporaire de l'éclatement révolutionnaire. Puis tout redevient très tendu, exigeant, volontariste, activiste.

2. L'arévolution immobile

Arrivés à ce point de non retour où la pensée est ainsi incriminée, relativisée du moins et poussée dans ses coins de contradiction et ses retranchements névrotiques, on peut conclure ceci: le dépassement de la révolution n'est possible que par un dépassement des procédés de la pensée argumentative. Non pas l'élimination de la pensée bien sûr, ce ne serait qu'une violence de plus et une grande stupidité. Mais alors que veut dire pratiquement dépasser l'activité spécifique et spécialisée du néo-cortex, centre cérébral de la pensée discursive? Y a-t-il quelque chose comme la non-pensée par laquelle l'entité humaine se donnerait l'immobilité, le silence et la solitude dont elle a tellement peur et qui lui sont pourtant indispensables? Que veut dire la non-pensée? Comment immobiliser la pensée? Nous n'avons pas en Occident une très grande expérience de cette sorte de chose. Pour beaucoup de gens la non-pensée suggère plutôt l'irrationalité terroriste, la démence carcérale ou l'affaissement paresseux. Or nous avons vu que ce sont tous des symptômes du mental névrosé. Ils n'ont rien à faire avec la

non-pensée. Les maladies du mental ne peuvent pas être guéries par le mental, la guerre peut-elle être enrayerée par la guerre? Le non-mental est-il quelque chose auquel on peut accéder? Sûrement pas en tout cas par les techniques rationnelles, volontaires ou actives. Y a-t-il un non-lieu de l'homme qui ne soit pas le champ de la contradiction originelle? Y a-t-il un point focal, un centre immobile, silencieux, d'énergie insubstantielle? Nous qui avons épuisé tous les *trips* de la rationalité et de l'irrationalité jusque dans ses manifestations les plus saugrenues, jusqu'au paroxysme de la manie céleste et de la dépression infernale, nous qui avons essayé tous les chemins, y a-t-il un non-chemin de la non-pensée?

Ici, bien entendu, il faut avancer à pas feutrés, nous sommes heureusement devenus prudents et méfiants des messages de salut. Si par exemple l'Orient, qui a une vaste expérience de la pratique de la non-pensée, peut nous être d'un certain service, s'il nous fait découvrir des énergies jusqu'alors ignorées ou inconnues de nous, ces énergies à la fois nouvelles et anciennes ne sont pas plus orientales qu'occidentales, elles appartiennent à tous. Ensuite la manifestation culturelle de ces forces ne pourrait se faire que d'une façon originale et adaptée, nous n'accepterions aucune forme de colonialisme. Il y a tant de pièges à éviter. Nous savons où ne pas aller, nous connaissons un bon nombre de culs-de-sac mais nous ne savons pas où aller. Il est nécessaire de retrouver la source de notre intuition intelligente, apprendre à désapprendre sans effort, redécouvrir la ruse et la patience, oser marcher dans le noir de l'intellect. Cela ne nous a pas été montré. Il ne s'agit pas de rejeter ce que nous savons

mais de le relativiser et de l'intégrer. L'épuration de la pensée rationnelle (et non son élimination) peut se faire en tirant au maximum les avantages de nos échecs répétés. Ce que j'appellerai: *arévolution immobile* implique une stratégie soustractive, un discours philosophique qui rendra favorable les conditions d'un dépouillement du mental. J'indiquerai ici au hasard quatre axes de stratégies possibles de la non-pensée. Chaque axe rendrait manifeste une série de paradoxes. La dialectique étant la stratégie propre à la pensée révolutionnaire, le paradoxe, lui, est un processus d'essoufflement et d'épuisement de la pensée discursive. Le paradoxe laisse soupçonner un centre de fusion des contraires, *here and now*.

Premier axe de la non-pensée: l'axe areligieux (ou religieux)

Il n'est guère possible pour nous de réutiliser le mot *religion* sans en pressentir toute la lourdeur institutionnelle et obsessionnelle. Telle que nous l'avons vécue, elle est devenue synonyme de terreur mentale, d'encombrement de la pensée par un fatras de principes moraux, de croyances, de rites morts et de dogmes. En son étymologie le mot religion signifiait *religare*, la capacité de se relier. L'homme religieux ne serait donc pas celui qui se relie à quelque abstraction déifiée mais à ce qui est le plus concret, le plus présent. Il sera peut-être vu un jour comme le parfait incroyant, celui qui a dépollué le mental du bric-à-brac parasitaire, symbolique, théologique ou philosophique qui l'encombre et l'empêche de s'ouvrir aux choses. Acceptant de ne pas vivre avec cette population mentale, il peut cesser de projeter sur l'univers ses théories et

ses peurs. Devenu solitaire il se rend apte à établir avec l'espace ouvert du non-moi des contacts plus complets, une communication plus attentive, moins axée sur son *ego-trip*. Le *1er paradoxe* fusionne religiosité et incroyance. Le *deuxième paradoxe* fusionne solitude et ouverture communicative.

Deuxième axe de la non-pensée: l'axe apolitique (ou politique)

Soudainement, dans le premier axe, religion devient irrégion. Dans le deuxième, politique devient apolitique. La non-pensée est attention totale aux choses. Elle ne signifie donc pas laisser faire les forces de domination, issues des habitudes millénaires que l'instinct de conservation a développées par le néo-cortex. Abandonnant ses conceptions politiques, ses idéologies, ses théories de la praxis révolutionnaire et ses nationalismes, la non-pensée désirante se rend apte à se brancher sur l'instant. Seul l'instant est factuel, le seul fait est ce qui est là. Si la pensée est occupée par ses rationalisations, elle ne peut pas entreprendre la pratique immédiate, opportune et nécessaire. L'attitude apolitique implique un faire, le déploiement d'une pragmatique efficace toujours à refaire. On ne mise pas sur un avenir hypothétique. D'où le *3e paradoxe*: le non-agir c'est le faire. Désirer c'est faire, c'est cesser de vouloir. C'est défétichiser l'image de l'homme du gouvernement et le reconnaître tel qu'il est: administrateur. La non-pensée y déploie sans doute des arguments de facture anarchique. Non pas la violence terroriste usuelle mais une sorte de terrorisme intellectuel par lequel sont dégonflés les gros ballons du pouvoir. Anarchie signifie ne pas croire à la mythologie des

pouvoirs. L'intelligence anarchique ne laisse pas faire la pensée politique. Elle déploie toutes les ruses pour désamorcer les arguments d'autorité, les ingérences administratives qui auraient pour effet de faire de chaque citoyen un avorton à besoins, un rescapé du désastre social, une proie à requins ou un assisté social. Nul n'est maître de personne, ni son esclave. Le 4e *paradoxe* identifie anarchie et politique.

Troisième axe de la non-pensée: l'axe ascientifique (ou scientifique)

L'attitude scientifique dépouillée de ses illusions est peut-être ce regard direct, neutre, froid sur les matières. Beaucoup d'illusions, de croyances sont tombées sous l'oeil observateur du savant. Même la croyance en la science en a pris un coup. Mais il en reste quelque chose de précieux, une perception non intellectuelle des matérialités et une découverte incessante de ses dimensions inconnues. Pour tenir compte des énergies invisibles et mystérieuses qui sillonnent l'espace intersidéral et microscopique il n'est plus nécessaire d'adopter le langage et le point de vue spiritualistes (donc dualistes). Nous nous savons ombilicalement liés à ces forces physiques. Ainsi la froideur du regard scientifique produit-elle des effets paradoxaux, une chaude intuition de notre appartenance cosmique, une aperception de la matière en fusion, des corpuscules atomiques, des ondes matérielles extrêmement subtiles et puissantes. À la rigueur il faut taire le mental, son savoir, sa philosophie, ses préoccupations pour voir les choses telles qu'elles deviennent. Voilà le regard intuitif et méditatif de la non-pensée. Le 5e *paradoxe* jumelle donc le bruit et le silence. Le silence

de la pensée commentatrice ouvre la voie à d'autres perceptions plus vastes, plus fines, plus fortes. La pensée est bruyante donc sourde. Une immense compassion se dégage de ce regard froid et indifférencié du non-penseur. Le matérialiste n'est plus considéré comme cet être obtus, buté et assoiffé d'objets, décrit dans nos fictions romanesques. Cette conception du matérialisme est étroite et ne tient pas compte de la multiformité du matériel. Ainsi le 6e paradoxe ne fait pas de différence entre matière et esprit. Ce qu'on appelle esprit correspond à des niveaux de matières plus subtiles.

*Quatrième axe de la non-pensée: l'axe amystique
(ou mystique)*

Les mystiques avaient une façon rusée de se dissocier de l'orthodoxie religieuse et même de toute forme de discipline théiste. Ce qu'ils appellent l'union à Dieu, la fusion avec le Soi universel, le Tao, l'intelligence globale etc. . . n'est possible que par la cessation de la pensée. Les théories de la rétroaction biologique (ou *biofeedback*) développées par Kamiya en 1960 ont déclenché une avalanche de recherches scientifiques sur les rayons alpha émis par le cerveau et sur les diverses techniques de méditation. Aujourd'hui on comprend mieux l'aspect biologique des intuitions mystiques. Certaines parties du cerveau humain, en particulier le rhinencéphale (appelé anciennement et à tort le cerveau de l'odorat) ne peuvent exercer leur fonction que si le néo-cortex est en repos. Or les techniques de méditation ont pour effet d'induire justement l'inhibition consciente de la pensée discursive. Ce que les mystiques appellent le détachement, le

vide, shunyata semble produire justement la dépollution des fixations mentales par lesquelles nous nous agrippions aux choses comme si elles étaient permanentes. Cette dépollution se confond avec la cessation de la fébrilité du néo-cortex, foyer du discours rationalisant. Les choses passent et la pensée tente de les immobiliser en structures mentales. Seul le cerveau non-mental et hyper-conscient déclenche l'énergie nécessaire pour laisser passer les choses. Ce que les mystiques appelaient la nuit des sens et la nuit de l'esprit n'est-il pas ce progressif détachement des pseudo-lumières rationalistes et régionalistes en faveur d'un formidable déclenchement d'énergie de ce qu'on a appelé les états altérés de conscience. L'activation des neurones dans la totalité du cerveau crée toutes sortes d'effets déjà décrits par les mystiques d'Occident ou d'Orient et amplement vérifiés maintenant par les chercheurs. Plus besoin de sectes religieuses et ésotériques. Cela est accessible à tout homme de non-volonté. Cesser de penser, c'est du coup commencer à être intelligent, intuitif, plus perceptif, immensément attentif, dégagé des rêveries, imaginations, nostalgies, espoirs. Pas besoin de changer volontairement le monde, les choses changent d'elles-mêmes, cela va de soi que chaque individu change. Mettre de la volonté pour accélérer ou décélérer la mutation c'est accumuler violence sur violence, stress sur stress. Jadis on appelait cette non-activité perceptive: méditation. Un autre mot usé? Non pas la contemplation divine par laquelle on projette son nombril sur la face de Dieu. Même pas la concentration qui n'est souvent qu'une autre fixation mentale. Mais se défixer, se déconcentrer, porter attention, être là, prendre cons-

science du fait que l'entité individuelle est toute entière une portion de l'univers, fabuleuse danse électronique. D'où le 6e et *dernier paradoxe*: l'homme mystique c'est l'homme ordinaire et concret, non pas le gourou flyé de nos élucubrations de Katmandou mais celui qui sait fermer les yeux du visuel rationnel et ouvrir ceux qui perçoivent cette universelle folie de la matière.

